

Quelques réflexions sur l'intersection de la vie publique et privée : le cas des premières sévriennes

—
Jo Burr MARGADANT

Jo Burr MARGADANT

*Associate Professor
Santa Clara University*

Un des grands plaisirs du métier de l'historien est de découvrir dans l'œuvre d'un historien mort et plutôt oublié, des aperçus d'une contemporanéité exceptionnelle. C'est ce qui m'est arrivé en lisant *La Femme pauvre au XIXe siècle* de Julie-Victoire Daubié. Deux aspects de sa pensée m'ont frappée comme particulièrement proche des intérêts des historiens actuels. D'abord, pour chercher les origines de l'exclusion des femmes de la vie publique et des bons emplois dans l'économie du Second Empire, elle est retournée au XVIIe siècle aux origines de l'Etat centralisé. La même pensée inspire les recherches les plus récentes de l'historienne américaine Sarah Hanley. D'autre part Daubié a vu dans cette exclusion un renversement culturel qui produisait des effets dans beaucoup de domaines. Ses plaintes étaient surtout morales. Eliminer les femmes de la vie publique et les priver des métiers bien payés dans l'administration et dans les professions libérales, c'était rendre pauvres les femmes qui devaient travailler pour vivre et faire de toutes les femmes des objets que les hommes

pouvaient acheter et vendre. Mais c'était aussi, selon Daubié, détruire « l'équilibre social ». L'homme et la femme ont des talents différents ; donc, en privant la vie publique des capacités féminines, on avait défiguré ce domaine. Bien que des théoriciennes du féminisme d'aujourd'hui se disputent chaudement sur la permanence d'une culture dite féminine ou sur celle d'une image symbolique des femmes, elles reconnaissent que la division des tâches sociales entre l'homme et la femme produit inévitablement une vision sexuée du monde et une différence marquée dans les gestes culturels des deux sexes. Mes propres recherches, dont je voudrais vous parler aujourd'hui, portent sur un groupe de femmes professionnelles qui ont justement enfoncé la barrière d'une profession masculine sans pourtant avoir effacé l'empreinte sexuée tirée de leur vie privée.

Peut-être, quelques-uns d'entre vous connaissent mon livre *Madame le Professeur : Women Educators in the Third Republic* (Princeton University Press, 1990) dans lequel j'examinais les vies et les carrières de la première génération des Sévriennes. Une cohorte de 213 professeurs et directrices, toutes ces femmes ayant appartenu aux dix premières promotions des élèves de Sèvres. Mon livre n'était pas, bien sûr, le premier à examiner les établissements secondaires de jeunes filles fondés par la Troisième République. Tous ceux qui s'intéressent à l'éducation féminine en France sont grandement redevables à Françoise Mayeur pour son œuvre monumentale, qui nous a frayé le chemin, et personne plus que moi. L'originalité de mes propres recherches porte sur les rapports que j'ai découverts entre la vie privée de ces femmes professeurs et leurs carrières professionnelles. Fondamentale à mes recherches était la

conviction que si des femmes professeurs gardaient dans leur vie privée et familiale une vision de leur rôle basée sur des devoirs féminins, la pratique quotidienne de leur profession en sentirait l'effet. Ainsi, au lieu d'étudier le développement de cette nouvelle profession seulement à travers ce que disaient des parlementaires, des fonctionnaires ministériels, et même des porte-paroles féminins, j'ai essayé d'en suivre l'évolution dans son rapport avec la vie quotidienne d'une génération de professeurs et de directrices, du commencement de leurs carrières jusqu'aux années de leurs retraites. Les résultats ont confirmé, à ma propre satisfaction, mon hypothèse du début. Les gestes sociaux et les discours de tous les jours qui encadraient la vie privée de ces femmes ont aussi formé leurs pratiques professionnelles. Bien sûr, le transfert culturel est devenu réciproque. Pour accommoder les demandes de leurs carrières aux devoirs familiaux comme épouses et filles, cette génération de femmes a inventé de nouvelles formes culturelles dans leurs foyers qui préfiguraient la façon de vivre des femmes professeurs d'aujourd'hui.

Le plan que j'ai choisi pour mon analyse a suivi la structure de la carrière en cours de développement. J'ai envisagé quatre phases : le commencement de la carrière, le milieu, la fin et la retraite. A chaque période, j'ai examiné les exigences professionnelles de ces femmes et leurs obligations dans la vie privée et surtout familiale. Avec cette procédure, j'ai espéré à la fois faire surgir des rapports entre ces deux arènes d'actions et suivre l'évolution de nouvelles formes culturelles. De leurs dossiers personnels, j'ai tiré des détails qui m'ont menée à une constatation frappante. Le modèle professionnel imposé à cette génération de jeunes ensei-

gnantes par leurs inspecteurs a réuni des demandes contradictoires de sorte que leur initiation à l'enseignement secondaire a été particulièrement pénible. D'un côté, les inspecteurs voulaient que ces femmes professeurs montrent dans la salle de classe la même maîtrise intellectuelle exigée des hommes dans la profession. De l'autre côté, suivant l'idée que la bourgeoisie se faisait de la féminité, les inspecteurs insistaient sur trois autres traits pour une professeur femme bien notée : un style maternel de discipline dans leurs classes, de la modestie intellectuelle devant messieurs les inspecteurs eux-mêmes, et un mode de vie retiré dans les villes où elles travaillaient. Bien sûr, les difficultés de cette nouvelle profession tenaient aussi à d'autres choses : premièrement, à la diversité des matières qu'elles enseignaient, deuxièmement aux conflits avec des directrices qui n'étant pas Sévriennes, étaient souvent moins instruites, et, troisièmement, au besoin, pour plusieurs d'entre elles, de préparer l'agrégation. Un assez grand nombre de jeunes Sévriennes est tombé malade ; et quelques-unes se sont révoltées. Toutefois, les plus nombreuses se sont résignées à leurs tâches sans plaintes et souvent avec une grande dévotion. Quelques-unes ont abordé leur nouveau métier comme une vraie mission.

Quant à leurs vies personnelles, les rapports serrés avec leurs familles restaient la règle. Quatre sur dix se sont mariées. Parmi ces mariées, deux sur trois continuaient à travailler, même après l'arrivée des enfants. Mais les célibataires n'étaient pas épargnées par les devoirs familiaux non plus. Souvent, des pères ou des mères s'attendaient à ce qu'elles remplissent les rôles traditionnels d'une fille célibataire sans emploi, tels que soigner des parents malades et surveiller des sœurs plus jeunes. Pour

les femmes professeurs, on ajoutait à ces obligations le devoir de venir en aide à leurs familles financièrement. Vu ces multiples devoirs familiaux ainsi que leur désir d'échapper à la solitude d'une vie retirée, presque toutes les jeunes célibataires cherchaient à trouver des postes dans les mêmes villes ou tout au moins dans la même région que leurs familles. Plusieurs ont sacrifié la possibilité d'avoir des meilleurs postes afin de vivre auprès du foyer paternel. Cependant, les avantages de retrouver sa famille n'étaient pas aussi évidents que cela pour une femme professeur puisque ses proches pouvaient donner plus d'importance à leurs propres besoins qu'aux demandes de sa profession. Pour des femmes malheureuses dans leur métier, de telles attitudes ne présentaient pas de problèmes. La vie domestique pouvait même leur offrir un nouveau terrain d'épanouissement. Mais pour la grande majorité de cette génération, composée comme elle l'était de professionnelles dévouées, retourner à la vie familiale imposait encore plus de travail. Surtout, l'appel au sentiment du devoir se renforçait dans tous les domaines de leurs vies.

Néanmoins, au milieu de leurs carrières, la balance entre les opportunités professionnelles et les devoirs familiaux changeait. Une Sévrienne autour de la quarantaine dont le père était en retraite ou les parents étaient morts pouvait enfin acquérir la mobilité nécessaire pour suivre ses ambitions. Quelques-unes de ces professeurs, bien entendu, n'ont pas voulu changer de poste, étant enfin établies dans des villes où elles étaient connues et acceptées. D'autres, par contre, pouvaient viser des postes à Paris ou entrer dans l'administration comme directrices. Ce deuxième choix attirait surtout des professeurs mariées avec de jeunes enfants, pour qui une

résidence à l'école facilitait bien des choses. Mais l'administration a surtout attiré des Sévriennes protestantes, dont la culture familiale avait encouragé des qualités de chef. Il semblait, d'ailleurs, leur convenir aussi de diriger une institution qu'elles imaginaient comme ayant une véritable mission. Tel était le cas pour la première directrice de Sèvres, Madame Jules Favre, protestante elle aussi, dont l'esprit a fort influencé plusieurs protégées protestantes parmi les Sévriennes.

Assurément, il était beaucoup plus facile pour les directrices que pour les professeurs de se tailler une réputation solide dans la société urbaine de l'époque. Des précédents étaient déjà bien établis dans l'enseignement privé où les femmes dirigeaient toutes les écoles de filles bien avant que l'Etat ait fondé des collèges et des lycées de jeunes filles. D'ailleurs, le fait que des internats ont été vite attachés à ces collèges et lycées a renforcé l'impression d'une imitation culturelle plutôt qu'une innovation. Moi-même, j'ai vite saisi les intentions conservatrices des directrices Sévriennes en lisant les documents qu'elles ont rédigés vers 1900 et qui ont été inclus dans l'exposition universelle de cette année. D'un côté, le monde scolaire décrit dans ces brochures, promettait une imitation des rapports familiaux, puisque les directrices affichaient une surveillance maternelle sur la santé et le développement moral de ses élèves dans un cadre retiré. De l'autre côté, elles insistaient, comme toute la propagande républicaine sur le fait que le but central des études secondaires féminines n'était pas de préparer les filles à des professions, bien moins encore de former des bas-bleus. Elles visaient une meilleure préparation des filles à leurs rôles futurs d'épouse et de mère. Bien entendu, les familles qui ont envisagé

des études secondaires pour leur filles voulaient souvent la garantie qu'elles pourraient gagner leur vie, le cas échéant. Et pour répondre à cette demande, les directrices ont régulièrement ajusté leur programmes d'études pour permettre à leurs élèves de subir les examens des brevets et même du baccalauréat. Mais rien dans ces manœuvres n'était différent des pratiques des écoles de filles privées. D'ailleurs, quand plusieurs directrices sous l'influence de la doctrine du solidarité ont envisagé l'éducation des jeunes filles à leurs devoirs sociaux par l'introduction des projets philanthropiques dans leurs écoles, cette action, bien qu'inspirée d'une vision neuve, n'a qu'encouragé ce que la bourgeoisie catholique avait déjà qualifié comme des préoccupations féminines. Vu la nature conservatrice de leur discours, les directrices des collèges et des lycées ont réussi, en dépit de carrières parfois remarquables et bien visibles, à rester dans des limites acceptées par la bourgeoisie pour une femme bien vue et respectable. La bonne santé qu'elles ont manifesté avant la première guerre mondiale était, sans doute, liée à ce statut social incontesté.

Par contre, pendant la même période de leurs carrières, les professeurs continuaient d'inventer des formes culturelles qui étaient souvent perçues comme suspectes. Au début de leurs carrières, leur résidence hors des écoles a joué un rôle important dans cette perception négative. Quand même, le fait que souvent des femmes professeurs réussissaient à rejoindre leurs familles ou à se marier adoucissent ces réactions vers la fin du siècle. Mais d'autres problèmes se présentèrent. La réussite des femmes professeurs à calmer les inquiétudes à leurs égards, produisit une croissance continue de la population des

élèves dans les écoles secondaires. Mais le nombre des élèves s'accrut beaucoup plus vite que les crédits disponibles pour le fonctionnement des établissements et leur personnel. Ainsi, chaque année le travail imposé aux professeurs femmes augmentait, pendant que les conditions matérielles de leur profession se dégradaient. La santé des professeurs s'en ressentait. Or, les armes pour se défendre leur manquaient. Comme corps professionnel, les femmes professeurs n'avaient pas de représentantes dans les conseils de l'université ni un statut qui réglait les conditions de leur congés ou leur avancement. Par conséquent, comme corps professionnel et comme individus, les enseignantes secondaires dépendaient beaucoup plus que les enseignants des décisions arbitraires de leur supérieurs. Vers 1905 cette situation poussa les femmes dans le mouvement des Amicales qui préoccupait la profession masculine. Cette démarche et surtout l'esprit qui l'a inspiré, signalait la disparition de l'image plutôt stoïque et modeste des jeunes Sévriennes. Maintenant, qu'elles étaient des enseignantes expérimentées et des femmes mûres, les Sévriennes de la première génération affichaient une nouvelle image de la femme professeur comme expert dans son domaine et revendicateur pour les droits de son corps professionnel.

Néanmoins, cette mutation n'a pas signalé l'adoption par les femmes professeurs d'un style professionnel asexué. Une façon particulière d'imaginer une profession féminine a marqué l'entrée des enseignantes secondaires dans le mouvement des Amicales. Ainsi, au lieu de s'organiser suivant leurs rangs et leurs fonctions dans l'université, toutes les enseignantes dans une même école - agrégées, certifiées, professeurs, ou maîtresses adjointes - se sont réunies dans

la même Amicale. Puis, ces Amicales des collèges et des lycées de jeunes filles ont joint leur sort à la profession masculine en se fédéralisant avec les Amicales des agrégés des lycées de garçons. La décision de chercher la protection d'une fédération sous le contrôle des hommes est née d'une réflexion politique. Les enseignantes ont calculé que leurs demandes auraient plus de retentissements si les hommes les lançaient. Cependant, l'esprit collectif du mouvement des Amicales féminines n'avait rien à voir avec une telle préméditation. Il jaillissait tout naturellement de l'image que la première génération des femmes professeurs, à présent à mi-carrière, s'est fait de leur profession comme une sorte de famille féminine, une famille dans laquelle les sœurs les plus âgées veillaient sur les intérêts des sœurs les plus jeunes. Cette manière de penser et de représenter leur profession avait des origines, pour les Sévriennes, dans les pratiques et le discours établis à l'École de Sèvres par Madame Favre. Elle imitait aussi l'image familiale que les directrices secondaires essayaient de créer à l'intérieur de leurs écoles et de projeter pour le grand public. Mais l'archétype qui a inspiré cette vision professionnelle restait dans les rôles attribués aux femmes et aux filles dans les familles des classes moyennes, rôles auxquels les femmes professeurs n'ont pas échappé plus que toute autre femme issue de ces classes. La même vision sociale comme les mêmes principes moraux régissaient les vies professionnelles et privées des femmes professeurs avant la première guerre mondiale. Cette vision insistait sur la particularité de la culture féminine et liait cette particularité aux devoirs féminins dans la famille.

Au niveau du discours, et si nous écoutons seulement les directrices, l'expérience de la guerre aurait à peine

altéré l'orientation sexuée dans les lycées et les collèges de jeunes filles. Dans leurs allocutions de la fin d'année scolaire pendant la guerre, toutes ont insisté sur les responsabilités morales et pratiques de la femme envers la nation française et ses besoins sociaux. Mais, comme toujours, les directrices présentaient une telle action comme une amplification du rôle féminin familial et domestique. Toutefois, deux développements liés à la guerre minaient ce discours. D'abord, des femmes agrégées, remplaçant des hommes mobilisés dans l'armée, ont reçu des postes dans des collèges et lycées de garçons. Leur compétence ainsi reconnue a rendu difficile de distinguer entre les professeurs femmes et hommes. Deuxièmement, les familles des classes moyennes ont renforcé leurs demandes d'avant-guerre pour des diplômés rentables sur le marché des emplois féminins qui s'ouvrirait certainement après la guerre. Ces deux développements ont produit un détournement profond, bien que gradué, dans l'orientation des professeurs de lycée de l'enseignement féminin. La création en 1919 de la Société des Agrégées, indépendante des Amicales masculines et d'autres enseignantes dans les écoles secondaires de jeunes filles, a signalé le commencement d'une nouvelle époque professionnelle. Cette société, qui centralisait ses demandes sur l'adoption du baccalauréat dans l'enseignement secondaire féminin et l'assimilation des professions masculines et féminines, a finalement obtenu gain de cause avec l'aide de quelques voix sympathiques et influentes dans l'administration.

Je m'intéressais surtout aux réactions des Sévriennes de la première génération à la suite de tous ces changements dans le cadre de leur travail. A la fin de leur carrière, elles étaient en possession des meilleurs postes dans leur profes-

sion. Les trois quart des lycées parisiens ont eu une directrice de cette génération au moins une fois entre les deux guerres. De même, en province, des Sévriennes des mêmes promotions monopolisaient les postes les plus recherchés dans les lycées et les collèges de jeunes filles dans les années vingt. Inévitablement, les changements culturels précipités par la guerre et visibles dans les attitudes de leurs élèves et des jeunes professeurs leur ont créé des problèmes. En essayant de perpétuer des valeurs pédagogiques et morales de l'avant guerre, elles ont rencontré de la résistance et même du mépris. Il est intéressant de noter que les directrices avaient plus de succès que les professeurs âgés pour se faire valoir auprès de leur supérieurs. Ni les parents, ni les inspecteurs n'avaient renoncé à la version d'une école secondaire de jeunes filles d'avant-guerre. Ainsi, les inspecteurs félicitaient les directrices qui réussissaient à garder dans leurs rapports avec leurs élèves une manière maternelle, malgré l'accroissement très sensible de leurs établissements. Plusieurs ont été nommées « chevalier de la Légion d'honneur » dans les années vingt pour récompenser leurs services rendus à la nation.

Par contre, les professeurs en fin de carrière avaient beaucoup plus de difficultés à se faire louer par leurs inspecteurs. Une partie de l'explication se trouve dans la demande des inspecteurs d'un enseignement constamment renouvelé. On attendait des professeurs, même en fin de carrière, qu'ils refassent leurs cours régulièrement. En plus, les inspecteurs insistaient sur une méthode pédagogique à la fois énergique et interactive. Ni l'une, ni l'autre de ces demandes n'était facile à remplir pour des professeurs âgés. Aussi important était le fait que les inspecteurs sont

devenus indifférents au style maternel dans l'enseignement des jeunes filles. Heureusement pour elles, des professeurs âgés qui mécontentaient leurs inspecteurs avaient d'autres personnes pour les applaudir. Si leurs élèves réussissaient régulièrement leurs examens, les parents les approuvaient. Si elles restaient fidèles au travail et dévouées aux élèves, leurs directrices les louaient. Et si personne n'appréciait leur contribution à l'école, les professeurs en fin de carrière pouvaient se contenter de leur propre sentiment d'accomplissement professionnel. Evidemment, les courants de continuité culturelle dans les écoles secondaires de jeunes filles dans l'entre-deux-guerres étaient aussi forts que les courants nouveaux, et la présence de la première génération de Sévriennes avait compté pour beaucoup dans l'affirmation de la continuité.

Afin de poursuivre ce thème de la continuité culturelle, la dernière section de mon livre suit les professeurs et les directrices des premières promotions de Sèvres dans leurs retraites. Les résultats confirmaient leur spécificité comme génération professionnelle. Surtout, dans les vies qu'elles construisaient et les valeurs morales qu'elles honoraient dans leur troisième âge, se révélaient les limites très restreintes dans lesquelles cette expérience professionnelle féminine s'était déroulée. Hormi quelques directrices et professeurs qui ont terminé leurs carrières à Paris, très peu d'entre elles ont continué de s'occuper d'un service public ou des actions professionnelles dans leurs retraites. A la place de telles activités, elles se contentaient des plaisirs privés ouverts aux femmes qui n'ont pas eu de carrière : la lecture, le voyage, le ménage, et la sociabilité de leurs familles et de quelques bons amis. Pour les directrices, ces alternatives se sont montrées encore

plus restreintes que pour les anciens professeurs. Contraintes, par l'arrivée des nouvelles directrices, à quitter leurs foyers aussi bien que leurs écoles, elles ont abandonné souvent aussi les villes où elles avaient travaillé à la fin de leurs carrières. Le choix d'une nouvelle résidence a reposé le plus souvent sur la résidence d'un membre de leur famille ou même parfois d'une amie. En général, les notices nécrologiques de ces anciennes directrices ont révélé un cercle social et affectif limité aux personnes apparentées et aux amies féminines. Par contre, les anciens professeurs, ayant plus souvent coordonné leur résidence au cours de leurs carrières avec celles des membres de leurs familles, changeaient rarement de foyer. A en juger par des descriptions de leurs enterrements, des hommes comme des femmes figuraient parmi les amis proches.

Une constatation surprenante, peut-être : les anciennes directrices s'adaptaient beaucoup plus péniblement à la retraite. En 1940, un nombre nettement plus important d'anciennes directrices que d'anciens professeurs étaient mortes, en dépit du fait que l'histoire médicale de celles-ci était beaucoup plus défavorable au cours de leurs carrières que celle des directrices. Tout de même, cette découverte ne devrait pas nous surprendre si nous nous rappelons que les directrices ont perdu, d'un jour à l'autre et à la fois, leur foyer et le monde où elles exerçaient leur autorité et tiraient de l'affection. En effet, le trait le plus remarquable des mondes sociaux révélés dans les notices nécrologiques de presque toutes ces anciennes Sévriennes, professeurs ou directrices, était les limites très bornées de leurs mondes affectifs. Celles qui sont mortes en plein service dans leurs écoles et surtout pendant la guerre, étaient honorées

1. Presses
Universitaires, 1988.

par des enterrements qui mettaient en avant les communautés dans lesquelles elles avaient travaillé. Une fois privées de leurs postes, pourtant, presque toutes retournaient à l'obscurité de leurs origines sociales et à l'anonymat réservé aux femmes par la Troisième République.

Le code moral dont les Sévriennes de cette génération se servaient pour honorer leurs anciennes camarades décédées s'est parfaitement assorti avec l'étroitesse de leurs mondes privés. Les détails biographiques mentionnés dans les notices nécrologiques ont révélé, d'ailleurs, une ambivalence profonde envers des ambitions qui ont donné jour à plusieurs carrières exceptionnellement brillantes. Les Sévriennes qui ont écrit ces notices n'ont presque jamais raconté les succès professionnels d'une camarade tombée. Ses postes et ses honneurs ont rarement suscité des allusions. A la place, les nécrologues évoquaient ses préoccupations de retraitée, sa manière de faire face à une mauvaise santé, ou, et surtout, les personnes qui avaient été l'objet de ses affections profondes. Le portrait qui sortait d'un tel discours sur cette génération des pionnières peignait des femmes pour lesquelles le service lui-même servait de récompense et pour qui la dévotion et la résignation tenaient les plus hautes places d'honneur. Parfois, des détails de leur dossiers personnels auraient démenti une telle représentation, mais elle résonnait du discours du sacrifice et du dévouement dont cette génération s'était servie le plus souvent pour masquer leurs ambitions les plus audacieuses. Par dessus tout, le ton moral de ces notices me rappelaient les nombreuses lettres écrites dans la première décennie de leurs carrières qui racontaient leurs devoirs familiaux. Ainsi, ces notices fournissent encore une preuve décisive des

connexions étroites entre les images que les premières Sévriennes se faisaient d'elles-mêmes dans leur profession et dans leur vie privée.

L'intérêt de telles connexions pour ceux qui étudient l'histoire des femmes semble de plus en plus évident aux chercheurs français. Je pense surtout aux recherches de Marlaine Cacouault sur les professeurs femmes de 1918 à nos jours et au livre de Guy Thuiller *Les Femmes dans l'administration depuis 1900*¹. Les efforts de ces deux chercheurs pour voir comment des rapports familiaux et entre les deux sexes dans le privé influent sur les attitudes culturelles dans le monde du travail sont particulièrement neufs et intéressants. Je reproche tout de même à G. Thuiller l'impression que pourrait laisser son livre qu'il y a une culture féminine qui va s'opposer à la culture hiérarchique et masculine de l'administration quand les femmes sortantes de L'Ecole Nationale d'Administration y auront pris une place plus grande. D'abord, la variabilité de cette culture dite féminine par classe, par région, par groupe ethnique, et surtout par génération de femmes peut être très sensible. Deuxièmement, comme j'ai essayé de le montrer dans la vie des Sévriennes, une dynamique constante existe entre le domaine du privé et du public. Ainsi, les attitudes et les valeurs apprises dans un domaine ont des retentissements dans l'autre, ce qui peut fort marquer les conduites des femmes.

Mais, ce qui est vrai pour les femmes est aussi valable pour les hommes. En abordant les vies d'une cohorte de Sévriennes, j'ai estimé tout naturellement que si je cherchais des liens entre leurs carrières, d'un côté, et leurs soucis et valeurs familiales, de l'autre, je découvrirais un monde des gestes culturelles cohérent. Mais la même procédure pro-

duirait des aperçus aussi révélateurs, sur la conduite, la culture du travail, et l'image du social d'une génération d'hommes professionnels, enseignants, hauts fonctionnaires, artistes ou politiques. Il est bien temps de penser à étudier les liens entre le public et le privé au cours des vies des hommes. D'ailleurs, en faisant des incursions dans la vie privée et familiale des hommes, les traces laissées par l'image du masculin et du féminin sont un élément à ne pas manquer. Comme la construction culturelle des classes, l'idée qu'un groupe d'hommes se donne du masculin et du féminin a toujours grandement pesé sur leurs pensées et leurs actions dans le public et particulièrement quand ces images se trouvent dans un état de contestation. Pour retrouver cette influence, il faut la chercher partout, sans respecter des barrières mythiques qui coupent nos vies entre le public et le privé.
